



# Il n'y a personne...

«L'envahissement du on», éditorial du Père Thierry de Roucy

*Nous avons vu, dans le chapitre intitulé « Un retour aux Pourquoi », que la recherche du sens, le sens de la réalité et celui de mon existence, n'est pas seulement l'expression de la curiosité particulière de quelques uns, mais qu'il exprime un élément essentiel du cœur humain, qu'il prend racine au plus profond de chacun d'entre nous. C'est pourquoi évacuer (rencontres 6 et 7) ou réduire (rencontre 8) cette recherche entraîne irrémédiablement une perte d'humanité, un appauvrissement de la vie. Dans les deux prochaines rencontres nous découvrirons les conséquences dramatiques de ces « attitudes irrationnelles » : la disparition de la personne dans l'anonymat du « on » (rencontre 9) et la solitude qui en découle, puisqu'il n'est d'amitié qu'entre personnes capables de dire « je » (rencontre 10).*

Depuis que j'ai la grâce de confesser, une chose n'a cessé de me surprendre : c'est le nombre de pénitents qui s'accusent de leurs péchés en disant : « «On» a été gourmand... «On» s'est levé trop tard... «On» a eu du mal à dire la vérité... » Et dans les entretiens dits spirituels, je note le même phénomène : « «On» voudrait avoir des conseils pour mieux prier... «On» aimerait être aidé pour vivre en communauté de façon plus charitable... » Plus surprenants encore, les propos d'une femme médecin que je dus aller consulter il y a quelques semaines et qui, pour faire son diagnostic, m'interrogea ainsi : « «On» semble bien fatigué, n'est-ce pas ? «On» a peut-être une tension trop basse... «On» a peut-être attrapé une saleté en Afrique... «On» va vérifier... » J'étais si surpris par cette façon de faire que je ne savais que répondre... Je me demandais à qui elle pouvait bien s'adresser d'autant qu'elle ne me regardait guère... Où était le « on » à qui elle parlait ? Peut-être y avait-il dans son cabinet un malade « virtuel »...

Ainsi voilà une caractéristique de notre époque bien douloureuse : le pénitent s'accuse comme un « on », le malade est soigné comme un « on », et la liste, hélas, pourrait ne pas s'arrêter là. Il y a aujourd'hui, dans notre société, beaucoup plus de « on » que de « je » ! Notre société est devenue une société anonyme dirigée souvent par des commissions, des conseils, des assemblées, des conférences qui n'ont aucun visage... Et parfois cette maladie, cette absence se propagent jusque dans l'Église. Cela fait mal...

Que cache tout cela ? Un vide et une peur. Le vide de personnes qui ont réellement conscience que chacune de leur décision, chacune de leur parole, chacun de leur geste ont une influence de première importance sur leur destin. La peur de ceux qui craignent que leurs décisions ou leurs avis aient une répercussion négative sur l'image que la société a d'eux ; la peur de s'engager en vue d'un plus grand bien ; la peur d'aller à contre-courant de la dérive générale. En ce sens, notre humanité ressemble étrangement à ce musée de cire que décrivait l'abbé Maurice Zundel en 1948 :

« L'humanité de notre temps est un musée de cire. Nous voyons des groupes qui font des gestes, occupent des situations, tiennent des rôles... mais il n'y a personne.

Le monde est comme un grand cimetière, la maison des morts... il n'y a personne et c'est la grande tragédie de notre époque. Les figurines que nous voyons nous intéressent jusqu'au moment où nous voyons qu'elles ne sont pas vivantes, leurs gestes, leurs attitudes sont immobiles... il n'y a personne.

Autour des tapis verts, il y a des intérêts et des affaires à défendre, il y a des instincts, des impulsions, des besoins physiques, des revendications de groupes, d'individus, mais... il n'y a personne. [...]

Il n'y a personne derrière le déroulement des conversations, on digère, recolporte n'importe quoi... il n'y a personne que des amours-propres, des schématismes, de la vanité blessée, de la jalousie, de l'ambition, mais c'est toujours le même jeu impersonnel... une formidable absence...

Cela ne signifie pourtant pas que l'humanité ne soit pas intéressante, cela signifie qu'elle n'existe pas encore. L'humanité n'est pas encore née. »

J'ai relu tout l'Évangile. Dans la bouche de Jésus, je n'ai pas trouvé un seul « on ». Je n'ai trouvé qu'un « je » fort, puissant et, à la fois, humble et miséricordieux. Jésus ne craint pas de proclamer la vérité sur Dieu, sur lui-même. Il ne fuit pas. Ni son temps, ni ses adversaires, ni son destin. Il ne rejette pas la faute sur un autre. Au contraire, il prend sur lui le péché de tous et s'engage jusqu'à la mort.



Le Christ est peut-être le seul qui nous apprenne vraiment à dire « je » et qui, surtout, nous permette d'engager à chaque instant notre responsabilité personnelle, sans que pour autant, constamment, nous en tremblions, parce qu'Il est miséricorde. Il nous l'apprend dans chaque sacrement car rien n'engage autant notre « je » que de recevoir les sacrements de l'Église. Il nous l'apprend dans la proclamation de l'Évangile que nous sommes tous appelés, d'une façon ou d'une autre, à faire. Il nous l'apprend dans l'intimité de la prière où sa grâce fortifie en nous l'homme intérieur.

En ce sens, le Christ est vraiment le rabbi, le maître qui vient former l'humanité nouvelle. Celle dont, à chaque Noël, nous attendons un peu plus la naissance.



*Image du film «Les Ailes du Désir»  
Wim Wenders, Berlin, 1987*

